

18^e ANNÉE

Bureau:
Passage
Lemonnier
12

15 centimes

N° 436

Bureau:
Passage
Lemonnier
12

LE RASOIR



A PROPOS DU PROJET DE SERVICE PERSONNEL PRÉSENTÉ PAR M. D'OUTREMONT.

Touchante alliance des cléricaux et des doctrinaires pour sauvegarder les privilèges des classes aisées.

Rédacteur en chef :
A. RIGOBERT.

Abonnements :
Belgique, Un an, franco fr. 4-50.
Etranger, port en sus.

LE RASOIR

Journal satirique paraissant tous les quinze jours.

Éditeur-Propriétaire :
J. DAXHELET.

Annonces & Réclames
à forfait
Un numéro : 15 cent.

TOUT CE QUI CONCERNE LE JOURNAL DOIT ÊTRE ADRESSE FRANCO AU BUREAU, PASSAGE LEMONNIER, 12, LIÈGE.

LE RETOUR DES CLOCHES.

Dig-Ding-Don! Les cloches sont revenues.

Le grand pontife doctrinaire a remis en branle le tocsin anti-radical qui reposait depuis deux ans dans sa niche surannée.

Malgré son grand âge l'homme olympien tire encore la ficelle avec une vigueur et une ardeur tout-à-fait juvéniles.

L'exercice violent auquel il se livre ne paraît nullement le fatiguer. Plus le bruit devient étourdissant, moins il semble se lasser. Il sonne, il sonne toujours, et il est probable qu'il ne s'arrêtera que lorsque sa vieille cloche sera fêlée, ce qui, entre parenthèses, ne peut plus guère tarder.

Dig-Ding-Don!

M. Janson agite fiévreusement ses grelots progressistes. Jamais le chef de la jeune gauche ne les a fait résonner avec une telle force. Il cherche visiblement à étouffer le bruit de l'antique tocsin remis en branle par M. Frère. Lui non plus ne se lassera pas de si tôt.

Ses bras sont vigoureux et forts et l'on peut être convaincu qu'il remuera énergiquement ses grelots aussi longtemps que son but ne sera pas atteint.

Dig-Ding-Don!

C'est jour de Pâques. Partout l'air retentit de sonneries d'allégresse.

Et pendant que le tocsin de M. Frère et les grelots de M. Janson nous rappellent les tristes divisions du parti libéral, les cloches de toutes les églises sonnent à toute volée, annonçant joyeusement que l'ultramontisme n'est pas mort et que ses partisans s'apprentent à marcher au combat plus unis que jamais.

A. RIGOBERT.

TOUCHANTE UNANIMITÉ.

Le projet tendant à l'établissement du service personnel déposé par un des députés de Bruxelles a été flanqué d'urgence au panier sans même avoir été discuté.

Gauche et droite s'étaient respectivement réunies afin de délibérer sur l'attitude qu'il conviendrait de prendre dans l'occurrence.

Les honorables des deux camps ayant décidé avec une touchante unanimité qu'ils voteraient en masse contre la proposition de leur collègue, celui-ci n'a pas insisté et son factum s'en est allé grossir la respectable farde de tant de projets démocratiques qui dorment de l'éternel sommeil dans les cartons du greffe.

Il n'y a qu'une conclusion à tirer de cette mésaventure.

C'est que les doctrinaires et les cléricaux qui semblent être de si grands ennemis lorsqu'ils jouent devant la galerie l'antique parade de l'arrogance sacerdotale, savent s'entendre comme des larrons en foire quand il s'agit de repousser toute tentative dirigée contre les privilèges iniques dont la classe aisée a joui jusqu'ici en Belgique.

Quand donc le corps électoral sera-t-il assez intelligent pour se débarasser une bonne fois de tous ces farceurs!

A. RIGOBERT.

Intermèdes Parlementaires.

Dans un de ces intermèdes joyeux dont lui seul possède le secret, l'illustre député de tous les Maeseysck a cru devoir, lui aussi, entretenir la Chambre de la question sociale.

Comme on va le voir, c'est d'un comique achevé.

« Un seul mot pour terminer, a dit l'impayable Prosper.

(On remarquera que le seul mot de Prosper est un peu long. Mais enfin n'insistons pas! Quand on a le talent du grand Cornesse on peut bien se permettre une phrase de 114 mots.)

« Si la Société avait écouté les enseignements venus du Saint-Siège et rappelés dans la dernière encyclique *Immortale Dei*, nous serions bien moins menacés que nous le sommes par la guerre sociale; il est impossible, en effet, que la Société sorte des difficultés dans lesquelles elle se débat et continuera à se débattre si elle ne revient pas à l'idée chrétienne, au christianisme intégral; lui seul présente les éléments de solution nécessaires pour rétablir dans les masses populaires, en sanctionnant les devoirs de tous, les principes qui sont la meilleure digue, la barrière la plus puissante contre les revendications radicales, socialistes et communistes dont les récents et sinistres événements révèlent la gravité et l'intensité. »

Ouf! Ouf! Ouf!

Ainsi voilà qui est bien entendu, c'est l'encyclique *Immortale Dei* qui seule peut sauver la Société.

Alors pourquoi est-ce que les Papes ont attendu si longtemps avant de publier cette fameuse encyclique?

Puisque, d'après l'aigle de Maeseysck, il n'y a que les enseignements contenus dans cette élucubration papale qui peuvent rendre l'homme parfait, il semble que le Saint-Esprit aurait dû depuis longtemps dicter une machine de ce genre-là à un prédécesseur quelconque de Léon XIII.

A l'époque des guerres de la Vendée, par exemple, alors que les paysans révoltés, à l'instigation de leurs curés, contre le nouvel ordre social, commettaient les actions les plus criminelles, l'*Immortale Dei* aurait été très bien en situation.

Mais voilà le Saint-Esprit ne peut pas penser à tout.

La pauvre bête! Elle doit avoir tant d'affaires en tête!

Et dire que ce scélérat de Prosper vous débite comme cela sans rire les bêtises les plus abracadabrantes!

Décidément cet homme est un fameux comique!

RACAGNAC.

Dépêches Télégraphiques.

22 Avril 1886.

Heer Von Bismarck à grand Ministre Bernaert.

A propos quelle nouvelle avec mouvement anarchiste chez vous? BISMARCK.

Grand Ministre Bernaert à Heer Von Bismarck.

Affaire complètement terminée. Question sociale n'existe plus ici qu'à l'état de souvenir. BERNAERT.

Heer Von Bismarck à Bernaert.

Bigre! comment êtes-vous arrivé si vite à ce résultat merveilleux? Avez sans doute décrété le *bédide* état de siège? BISMARCK.

Bernaert à Heer Von Bismarck.

Du tout, ai simplement institué une grande commission chargée... BERNAERT.

Heer Von Bismarck à Bernaert.

Assez, connais le truc. Mais comment avez-vous composé votre grande commission? BISMARCK.

Bernaert à Heer Von Bismarck.

Il y a d'abord deux chanoines; puis des ingénieurs des ponts et chaussées, des professeurs de littérature, des orateurs distingués comme le célèbre Kervyn de Lettenhove, un chef de division chargé de la régie du *Moniteur*, des avocats à la Cour de cassation etc., etc. BERNAERT.

Heer Von Bismarck à Bernaert.

Et combien de chefs d'industrie? BISMARCK.

Bernaert à Heer Von Bismarck.

Mais aucun!.. BERNAERT.

Heer Von Bismarck à Bernaert.

Et d'ouvriers? BISMARCK.

Bernaert à Heer Von Bismarck.

Mais pas un non plus!... BERNAERT.

Heer Von Bismarck à Bernaert.

Alors c'est une zwanse, n'est-ce pas? BISMARCK.

Bernaert à Heer Von Bismarck.

Je vous jure sur l'honneur... BERNAERT.

Heer Von Bismarck à Bernaert.

Eh! bien, pouvez vous vanter d'être d'une jolie force, vous! Vous recommanderai à glorieux Guillaume pour grand-cordon de l'ordre du mérite.

BISMARCK.

Bernaert à Heer Von Bismarck.

Mille respects et merci d'avance.

BERNAERT.

Pour traduction excessivement libre, ZUTALORS.

Par ci, par là.

Toujours la question ouvrière. — M. Henri Francotte, président de l'association catholique du quartier de l'Est a tenu à faire connaître aux habitués du Cercle St-Ambroise, son appréciation sur la question ouvrière.

Monsieur Henri est d'avis que le temps n'est plus aux théories.

« Agissons, dit-il, moralisons l'ouvrier, instruisons-le, *inculquons-lui les ineffables consolations et les suprêmes espérances que donne la religion*. L'ouvrier n'est pas esclave, il est homme; *faisons-lui lever les yeux vers le ciel.* »

C'est positivement d'une simplicité antique.

Et dire qu'il y a des gens qui croyaient que la question ouvrière était presque impossible à résoudre! Allons donc!

Il suffira en temps de crise d'engager ceux qui réchignent à regarder en l'air et le tour sera joué.

Eh! bien, blague dans le coin, j'aime encore mieux ça que la solution à coups de crosse de M. le lieutenant-général, baron, etc., etc., Vandersmissen.

**

Suite au précédent. — Mais où Monsieur Henri est tout-à-fait sublime, c'est quand il recherche la cause de la crise actuelle.

« La troisième cause de la crise, dit-il entr'autres, la cause morale, se présente sous une autre face qui donne la caractéristique exacte de la situation : ON NE SAIT PLUS SOUFFRIR. »

Mon Dieu! si ce n'est que cela, que l'on organise au plus vite un cours de souffrance à l'usage de la classe ouvrière.

On trouvera bien, j'imagine, parmi la gent tonsurée, quelques types au triple menton et à la bedaine monumentale, habitués depuis longtemps à souffrir dans toutes les règles de l'art... les indigestions les plus compliquées, qui consentiraient volontiers à se charger de cet enseignement d'un nouveau genre.

Et vous verrez que lorsque l'ouvrier saura souffrir d'une façon un peu présentable, il se complaira tellement bien dans la souffrance qu'il ne réclamera jamais plus aucune amélioration de position.

Au contraire!!

**

Les gens de la capitale. — Extrait de la *Gazette Pétrus*:

« La dernière faillite dont on ait souvenir à la Monnaie est celle du directeur Avrillon, qui remonte, si nous avons bonne mémoire, à 1873.

On pouvait croire, après la période brillante qu'il avait traversée depuis, notre théâtre royal désormais à l'abri de ces mésaventures de scènes de province.

Si le suave reporter bruxellois se figure de bonne foi que la province a seule le monopole des faillites théâtrales, il se fourre crânement le doigt dans l'œil.

Je connais pour ma part plusieurs théâtres parisiens qui ont dû fermer à la suite de faillites.

Il est vrai que Paris n'a pas l'importance de Bruxelles!

**

Valetaille pieuse. — Le tribunal correctionnel de Bruxelles a condamné l'autre jour un sieur Journez, valet de pied de Monseigneur Ferrata, nonce apostolique, à 15 jours de prison pour outrages publics aux mœurs.

C'est pour vous dire. Voilà un homme cependant qui n'avait jamais servi que dans de saintes maisons!

**

Les dettes d'un roi. — Un correspondant de l'Indépendance nous donne des nouvelles de la déche du roi Louis II de Bavière.

« Ce n'est pas, écrit l'honnête plumitif bavarois, que le chiffre des dettes du monarque soit extraordinairement élevé : il n'est que d'environ 16 millions de marks. »

Rien que 16 millions de marks! A peine 20 millions de francs!

Peuh! cela ne vaut pas la peine qu'on en parle.

**

Les caprices de Thémis. — On sait que l'évêque de Madrid vient d'être assassiné en pleine cathédrale par un prêtre de son diocèse qui lui a déchargé à bout portant trois coups de revolver. L'évêque n'a pas survécu à ses blessures et est mort quelques heures après l'attentat dont il avait été victime.

Il vous semble sans doute, à vous comme à moi, que dans ces conditions le décès du prélat espagnol ne peut être attribué qu'au revolver de son assassin.

Cela vous paraît, je suppose, limpide comme de l'eau de roche.

Eh! bien, il paraît que nous n'y sommes pas du tout, car une dépêche de Madrid en date du 20 Avril annonce à l'univers étonné que « malgré l'opposition du clergé, la justice prétend ordonner l'autopsie afin de connaître les causes déterminantes de la mort. »

Une belle invention tont de même que la justice chirurgicale!

**

Bêtise et ignorance. — Le Journal de Liège essaye d'éreinter M. Paul Janson, à propos du discours magistral que l'éminent orateur a prononcé mardi dernier à l'association libérale de Bruxelles.

« M. Janson, dit la feuille doctrinaire, regrette l'impôt sur l'alcool, et il veut, le grand financier, remplacer les impôts de consommation par l'impôt sur les revenus!!! Il ne sait pas qu'aucun pays du monde, absolument aucun, n'a trouvé le moyen de réaliser cette vieille utopie. »

Absolument aucun. Oh! Oh! Pauvre vieux journal va!

Décidément, il n'est pas permis d'être ignorant à ce point là!

Non seulement l'impôt sur le revenu existe depuis longtemps en Angleterre, en Hollande, en Italie et en Suisse, mais il fonctionne encore sans difficultés dans beaucoup de communes belges parmi lesquelles je citerai Huy, Ixelles et Verviers.

Il faut avouer que les grands financiers du Journal de Liège sont bien plus forts que M. Janson!

**

La pousse des feuilles. — L'Ouvrier Belge tel est le titre d'un journal quotidien à deux centimes le numéro qui paraît en notre ville depuis quelques jours.

Notre nouveau confrère déclare que les questions qui divisent les partis politiques ne sont pas de son domaine.

« Toute son ambition, dit-il est d'être utile aux ouvriers en recherchant loyalement avec eux la solution des problèmes qui les intéressent. »

Souhaitons lui de réussir dans ses recherches. BRICOLEUR.

PREMIERS BEAUX JOURS.

C'en est fini des brumes et des frimats, des cieux ternes, des jours gris. Le soleil éclate dans toute sa gloire au milieu d'un azur éblouissant, et (encore que nous ne l'ayons nullément blasphémé) il verse sur nous « des torrents de lumières. » Ceci n'est pas au moins pour lui en faire un reproche, bien au contraire! Et qui n'est heureux des premiers beaux jours? Qui ne salue avec un contentement inexprimable la venue du printemps, de cette radieuse saison, qu'on a si justement baptisée : la jeunesse de l'année?

Oui, c'est le printemps, l'époque où s'épanouissent les fleurs, où la sève commence à gonfler les bourgeons, où flamboie l'horizon, où les chemins poudroient, où verdoient les feuillages, — comme dans le conte de *Barbe Bleue*; — et. tandis que les vents, alourdis par des mystérieuses effluves, semblent saturés d'une sorte d'électricité passionnelle, des entrailles de la grande terre féconde de chaudes vapeurs s'élèvent portant dans les cerveaux humains je ne sais quel doux ravissement et quelle ivresse voluptueuse.

Sans doute, c'est à la campagne qu'il faut aller pour voir dans toute sa splendeur le renouveau, pour assister complètement au « réveil de la nature ». Mais la ville aussi change de physionomie avec la saison nouvelle; la ville aussi a, chaque année, son rajeunissement printanier. Est-ce que dans les jardins publics et dans les squares, on ne trouve pas du soleil et de la verdure, des lilas qui poussent, des pommiers et des marronniers qui fleurissent?

Quelques esprits chagrins ont voulu faire au printemps son procès, et, — comme le paysan antique était las d'entendre donner à Aristide le surnom de *Juste*, — se prétendent fatigués de l'enthousiasme des amants et des rimeurs pour la saison fleurie; eux la trouvent monotone, fastidieuse, toujours semblable à elle-même. Ce sont ces mêmes gens qui regardent sans émotion la céleste voûte, et disent : « Les étoiles! ça n'en finit pas! » C'est eux encore qui appellent *la mer aux flots tumultueux*, la mer : « une grande cuvette d'eau sale. » Il faut plaindre plutôt que blâmer ces censeurs moroses, ces contempteurs-nés du Beau. Mais, tant qu'il y aura sous le ciel de libres intelligences, des âmes généreuses, des cœurs aux aspirations vastes, le printemps sera béni, fêté, célébré; et toujours il aura pour lui les femmes, les amoureux et les poètes, c'est-à-dire la plus noble et la meilleure partie du genre humain. Qu'importent après cela les cris impuissants de quelques fous, qui, parce qu'ils sont aveugles, nient l'éternelle lumière? L. DE G.

Théâtre Royal de Liège.

La dernière représentation des *Huguenots* ne l'a cédé en rien aux précédentes.

L'admirable opéra de Meyerbeer a été rendu, cette fois encore, avec ce bel ensemble qui valut un si éclatant triomphe à notre troupe de grand-opéra, le soir de l'ouverture de la saison.

M^{lle} Chasseriaux, M^{mes} Verellen et Flavigny, MM. Verhees, Plain et Clayes ont été comme toujours vigoureusement applaudis.

Il y a eu double rappel pour M^{lle} Chasseriaux et M. Verhees après le célèbre duo du 4^{me} acte.

Mardi excellente représentation de *Mignon* supérieurement interprété par M^{lle} Wilhem, M^{me} Flavigny, MM. Laurent, Falchiéri et Delersy.

Il y avait salle comble. Grand succès surtout pour M^{me} Flavigny après les couplets « *Connais-tu le pays.* » et pour M. Laurent (un *Wilhem Mester* hors-ligne) après la belle romance du dernier acte.

Enfin rappel général après chaque acte. Nous avons encore à signaler cette quinzaine une très bonne reprise du *Voyage en Chine*. Tous les interprètes ont rivalisé de verve et d'entrain, mais une mention toute spéciale revient à M. Falchiéri, absolument délicieux dans le rôle de *Pompéry*.

M^{lle} Wilhem et M. Laurent ont été chaleureusement acclamés après le *duo des aveux*.

La saison théâtrale touche à sa fin. Encore cinq jours et tout sera fini.

De l'avis unanime la campagne qui va se terminer a été excessivement brillante. Elle restera dans le souvenir des habitués de notre première scène comme une des meilleures que nous ayons eues à Liège.

Le public se rendra donc en foule aux dernières représentations de la saison et tous auront à cœur de faire les plus sympathiques adieux aux artistes dévoués et méritants qui vont nous quitter.

Les spectacles seront d'ailleurs des plus attrayants.

On annonce pour demain dimanche, *Aïda* et le *Voyage en Chine*.

Lundi, au bénéfice de M. Marris, reprise de *Rigoletto* et première de *Joli-Gilles*, le charmant opéra-comique de Poise.

Mardi probablement *Carmen*, si bien interprété par M^{me} Flavigny et par M. Laurent.

Mercredi première de la *Légende de l'Ondine*, drame lyrique en trois actes.

Enfin, jeudi ou vendredi le *Barbier de Séville* avec M^{lle} Cécile Mézeray dans le rôle de *Rosine*.

On voit que jamais campagne théâtrale ne se sera terminée d'une façon aussi brillante.

X.

PRINTEMPS

LES LIBELLULES

A travers les roseaux qui tremblent
Sur les volets, les nénéphars,
Les libellules se rassemblent,
Et dans leurs jeux font mille écarts.
Et décrivant leurs sarabandes,
Elles s'agitent, voletant,
Et semblent se poser par bandes.
Mais se relèvent à l'instant.
Il arrive que deux d'entre elles
Se poursuivent avec ardeur,
Entrelaçant leurs fines ailes,
Ont l'air de se mettre en fureur;
Il n'en est rien : ces névroptères
Que le Soleil fait diamants,
En se mirant dans les rivières,
Se recherchent, couples d'amants;
Comme une gaze transparente,
Le bout de l'aile qui frémit
Effleure et touche l'eau courante,
S'entrechoquant d'un petit bruit.
Il faut les voir, ces bayadères
Au corsage émeraude, azur,
S'élever, sylphides légères,
Comme les filles de l'air pur.
On dirait des ondines frêles
Un chœur de willis de roseaux,
Que ce ballet de demoiselles
Sur le miroir poli des eaux.
Leur orchestre, c'est le murmure
Du courant qui joue toujours,
Avec l'oiseau sous la ramure,
Chantant son nid et ses amours.
Comme une flèche, un trouble-fête,
Le martin-pêcheur, en passant,
Jette un cri perçant que répète
Le merle railleur en sifflant.
Que leur importe à ces sylphides!
Elles mènent leur chœur léger
Jusqu'au soir aux palais humides,
Quand poind l'étoile du berger.
Puis, montant dans la brume blanche,
Elles peuplent la frondaison,
Et s'endorment de branche en branche
Quand Phœbé monte à l'horizon.

T. V.

Pourquoi l'on tient à sa femme.

On tient à sa femme par amour du confortable : comme à un bon ustensile de cuisine ; par habitude : comme à un vieux fauteuil qu'on retrouve en rentrant ; par économie ; il n'y a pas une domestique qui ne vous coûte deux fois plus et ne vous serve deux fois moins ; par amour-propre : comme à un mauvais choix sur lequel il ne sera pas dit qu'on revienne ; par besoin de repos : une séparation fait tant de scandale, exige tant de démarches! par intérêt, il faudrait rendre la dot, et puis elle fait l'ouvrage d'un commis ; par respect humain : que diraient les voisins, les amis, les parents surtout? par imitation : chacun a la sienne et la garde, faisons comme tout le monde ; par tenue : ça pose un homme ; par attachement instinctif aux petits qu'on a d'elle ; par force de caractère : comme une grande âme sait supporter sans se plaindre une catastrophe ; par dignité virile : il faut respecter son nom ; par force légale : pas un motif à alléguer, pas un fait à produire ; par philosophie : elles se ressemblent toutes ; par pénitence : c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute ; par gloriole : la belle femme! dit un chacun ; par esprit de conduite : bah! bah! quand on sait s'arranger, l'une n'empêche pas l'autre ; par prudence : il en cuit toujours d'aller à la maraude ; par infamie : je perdrais ma place ; par conscience : après tout, la pauvre femme, ce n'est pas sa faute si j'en suis las ; par rancune : enfin, me voilà pris au piège! chut! que d'autres y tombent! — Total fait des variantes de l'attachement conjugal, apôtres suspects du culte de la famille, trouvez-moi le ménage que je cherche depuis tantôt vingt ans, afin que je me hâte d'ajouter : après quelques mois de mariage on tient encore à sa femme par amour.

A. B.

Théâtre Royal.

Direction : Paul VERELLEN.
Bur. à 6 h. Rid. à 6 1/2 h.
Au bénéfice de Messieurs et Dames des Chœurs.
Dimanche 25 Avril 1886.

AIDA

Grand-opéra en 4 actes et 7 tableaux.
Au 2^e acte, *Grande marche triomphale*, 12 danseuses, trompettes et fanfares égyptiennes, 12 enfants; *Grand ballet des bayadères*, par M^{lles} Reuters, les coryphées et le ballet. (100 personnes) — On terminera par

LE VOYAGE EN CHINE

Opéra-comique en 3 actes, mus. de Bazin.
Le public est prévenu qu'il y aura 2 entr'actes de 20 minutes : le premier entre les 5^e et 6^e tableaux d'*Aïda*; le second, entre les deux pièces.

Lundi 26, au bénéfice de M. Marris

Rigoletto
Grand-opéra en 3 actes, musique de Verdi.
JOLI-GILLES
Opéra-comique en 2 actes, mus. de Poise.

Mercredi 28, La Légende de l'Ondine.

Très prochainement, une seule représentation de M^{lle} C. Mézeray, 1^{re} chanteuse légère du Théâtre royal de la Monnaie.

Théâtre du Pavillon de Flore.

Direction Is. RUTH.
Bur. 6 h. 1/2 Rid. 7 h.
DIMANCHE 25 AVRIL 1886.
Représentation extraordinaire, organisée par MM. Thys et Derousseaux, artistes du Théâtre du Pavillon de Flore.

DON CESAR DE BAZAN

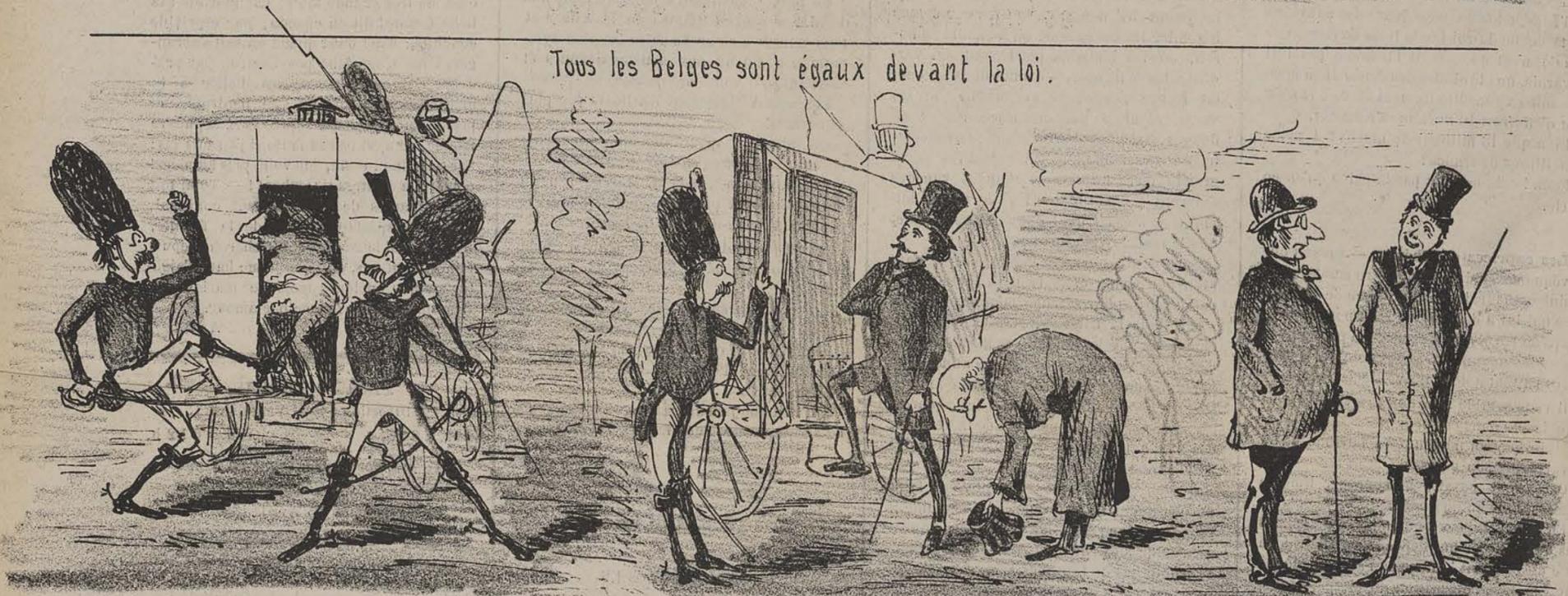
Grand drame en 5 actes, par Dumanoir et Dennery.
On terminera par
Monsieur Alphonse
Comédie en 3 actes, d'Alexandre Dumas fils.

Liège. — Imp. et Lith. mécan. de J. Daxhelet.

REVUE DE QUINZAINNE



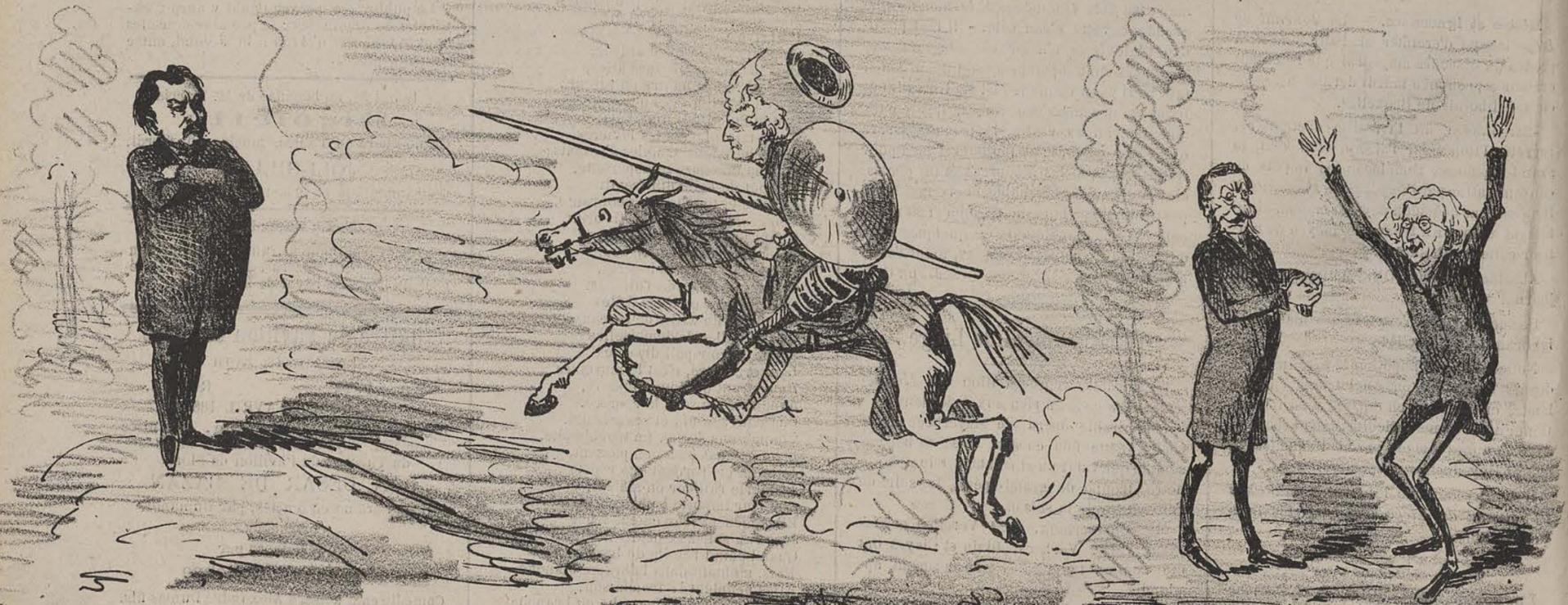
Tous les Belges sont égaux devant la loi.



Quand on a brisé un carreau d'un Franc 25 centimes

Quand on a assassiné sa femme.

Ce qui prouve qu'il est bien plus grave de commettre un attentat contre la propriété, qu'un attentat contre les personnes.



Comment le grand pontife doctrinaire prélude à la réconciliation !!! des deux fractions du parti libéral. (voir les Annales parlementaires.)

Et ce bon Onésiphore se frotte joyeusement les mains en fredonnant le refrain célèbre « la scission c'est la mort. »